

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Job et Salomon

Mies, Françoise

Published in:

Le Roi Salomon. Un héritage en question

Publication date:

2008

Document Version

Version revue par les pairs

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Mies, F 2008, Job et Salomon: Profils parallèles et divergents selon Blaise Pascal. dans C LICHTERT & D NOCQUET (eds), *Le Roi Salomon. Un héritage en question: Hommage à Jacques Vermeylen*. vol. 33, Editions Lessius - Presses universitaires de Namur , Bruxelles, pp. 379-396.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Job et Salomon

Profils parallèles et divergents selon Blaise Pascal

Françoise MIES

Fonds National de la Recherche Scientifique (F.R.S. – F.N.R.S.)

Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix

Le portail Nord de la cathédrale de Chartres, en son porche droit, ouvre le « livre de pierres » sur la sagesse et en particulier sur Job et Salomon. Le linteau présente Salomon assis sur son trône, en son célèbre jugement, tandis que le tympan abrite Job étendu sur son fumier, maltraité par le diable, mais tourné vers le ciel ouvert sur le Christ. Dans ce porche où les deux figures sont superposées, Job, bien que couché, l'emporte, puisque le tympan surplombe le linteau : mais c'est le Christ, au faîte du tympan, qui domine la scène.

Blaise Pascal ne dit rien sur ce portail Nord de la cathédrale de Chartres mais, comme l'écrivain sur pierres, il rapproche les deux figures, pour en proposer un profil à la fois parallèle et divergent. Pour sobres qu'elles soient, les *Pensées*¹ qu'il leur consacre s'offrent à une méditation saisissante.

Pour appréhender ce double portrait, il convient de voir préalablement quels sont les éléments bibliques des deux figures prêtant à comparaison, quelle était la Bible de Pascal et quelle était la conception pascalienne du livre de Job et des livres dits salomoniens.

I. Job et Salomon dans la Bible

Le prologue du livre de Job suggère une sorte de rivalité tacite entre Job et Salomon. Qui des deux fut le plus riche ? Et le plus sage ? Le Premier livre des Rois rapporte que Salomon « surpassa en richesse et en sagesse tous les rois de la terre » (1 R 10,23). Sa richesse en or (1 R 10,14-25), en armée (1 R 10,26-28) et en bétail était particulièrement impressionnante. Il possédait douze mille chevaux (1 R 10,26) et il lui arriva de sacrifier moutons et bœufs « en quantité innombrable et incalculable » (1 R 8,5). Job possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses (Jb 1,3), ce qui, pour l'univers biblique, est considérable. Le narrateur qualifie Job de « plus grand [gadôl] que tous les fils de l'Orient » (Jb 1,3). La Bible de Jérusalem, en fonction

¹ Les *Pensées* sont citées dans l'édition suivante : B. PASCAL, *Œuvres complètes*, éd. M. Le Guern, Paris, NRF Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1998, t. 1. Pour la numérotation des *Pensées*, je note d'abord celle de la Pléiade, ensuite celle de l'édition de Lafuma.

de l'énumération des troupeaux qui précède, traduit par « le plus fortuné de tous les fils de l'Orient ». Nabal, qui possédait à Carmel mille moutons et mille chèvres, était déjà déclaré « très grand » (*gadôl me'od*) en 1 S 25,2. Si *gadôl* vise la richesse, alors l'expression « Job était le plus riche de tous les fils de l'Orient » met Job directement en concurrence avec Salomon : et Job l'emporte. Mais le terme *'ashîr*, « riche », étant bien attesté en hébreu biblique, en particulier dans les livres sapientiaux, et présent dans le livre de Job (27,19), il semble qu'il ne faille pas réduire le sens de *gadôl* à l'idée de richesse. Job est grand, d'autorité ; si cette grandeur passe par la richesse, elle ne s'y réduit pas (cf. Jb 29).

« Salomon surpassa [...] en sagesse tous les rois de la terre » (1 R 10,23). « Sa sagesse fut plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse de l'Égypte ; il fut plus sage que tout homme » (1 R 5,10-11). Dieu lui-même dit : « Je te donne un cœur sage et intelligent comme personne ne l'a eu avant toi et comme personne ne l'aura après toi » (1 R 3,12). Oui, mais Dieu, dans le prologue du livre de Job, l'appelle par deux fois son serviteur (Jb 1,8 ; 2,3), ce qu'il ne fit jamais pour Salomon, et surtout, à deux reprises il déclare : « il n'y en a pas comme lui sur la terre » (Jb 1,8 ; 2,3 : *'ein kamohû ba'arets*). Jamais un narrateur et encore moins Dieu n'a prononcé un tel éloge dans la Bible hébraïque² ! Encore faut-il déterminer sur quoi porte cette excellence et ce caractère incomparable. La suite immédiate du texte, par deux fois, explicite l'expression : Job est « intègre et droit, craignant Dieu et s'écartant du mal » (Jb 1,8 ; 2,3). Si la première partie de la description, « intègre et droit », oriente plutôt vers l'idée de justice, la seconde partie, « craignant Dieu et s'écartant du mal », vise clairement la sagesse³. Mais alors, la surenchère est patente : qui, de Job et de Salomon, est le plus sage ?

On le voit : sans jamais avoir comparé explicitement Job et Salomon, la Bible, par les portraits qu'en proposent le Premier livre des Rois et le livre de Job, suggère une sorte de rivalité entre les deux personnages, en matière de richesse et de sagesse.

II. La Bible de Pascal

Pascal pouvait puiser à loisir dans la bibliothèque de Port-Royal. Aussi est-il impossible de déterminer de manière exhaustive la liste des éditions de la Bible dont il disposait durant la rédaction des *Pensées*. Mais ses citations de la Bible attestent qu'il eut recours au moins à trois Bibles⁴ : la Vulgate, la Bible

² Pour les mentions élogieuses de Josias (2 R 23,25) et de Moïse (Dt 34,10 ; Nb 12,3), cf. F. MIES, *L'espérance de Job*, Leuven – Paris, Peeters (coll. BETL, n° 193), 2006, p. 228.

³ Cf. F. MIES, *L'espérance de Job*, pp. 225-226.

⁴ Cf. P. SELLIER, « La Bible de Pascal », dans J.-R. ARMOGATHE (éd.), *Le Grand Siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne (coll. Bible de tous les temps), 1989, pp. 704-706 ; A. GOUNELLE, *La Bible selon Pascal*, Paris, PUF (coll. Cahiers de la revue d'histoire et de philosophie

polyglotte de Vatable (1586) et la traduction française de la Bible de Louvain. Avec le grand Arnauld, Pierre Nicole, Le Maistre de Sacy et Antoine Le Maistre, il participa aux premières discussions (1556-1557) qui posèrent les principes d'une nouvelle traduction française de la Bible dont le maître d'œuvre fut Le Maistre de Sacy⁵. Le premier fascicule de l'Ancien Testament (Proverbes) parut en 1672, soit dix ans après la mort de Pascal, l'ensemble des 32 fascicules parut en 1696 et la première édition complète de la Bible en 1700⁶. Celle-ci, établie sur la Vulgate, donnait en note les variantes des originaux hébreux et grecs. Pascal participa donc au début de ce grand mouvement de traduction : on a même pu montrer qu'il avait eu accès à certaines traductions du Maistre de Sacy avant leur publication⁷. En outre, il s'est essayé lui-même à traduire nombre de passages de la Bible, en particulier des prophètes⁸.

Pascal avait également accès aux textes bibliques via la liturgie : il en était littéralement imprégné. Les livres qui l'ont le plus accompagné furent probablement le Bréviaire parisien, qui contenait notamment l'office des morts qu'il connaît bien et cite à plusieurs reprises, et, dans une moindre mesure, le livre des Heures de Port-Royal⁹. Les livres bibliques que Pascal cite ou commente le plus sont les livres les plus présents dans la liturgie, tels les Psaumes, Isaïe ou saint Jean¹⁰.

Pascal partageait les conceptions de la Bible propres à son temps, exprimées notamment par Le Maistre de Sacy, prêtre et théologien de Port-Royal. Celles-ci se sont maintenues globalement jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Si elles nous apparaissent aujourd'hui peu critiques, on ne peut reprocher à Pascal

religieuses), 1970, p. 27 ; S. ANTONIADIS, *Pascal traducteur de la Bible*, Leyden, Brill, 1930, p. V.

⁵ Cf. S. ANTONIADIS, *Pascal traducteur de la Bible*, p. X ; P. SELIER, « La Bible de Pascal », p. 705. Pour l'histoire de la traduction de la Bible de Sacy, cf. P. SELIER, « Préface », dans *La Bible. Traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy*, éd. P. Sellier, Paris, Robert Laffont, 1990, pp. XXVI-XXX.

⁶ Pour la chronologie de la publication des livres de l'Ancien Testament, cf. P. SELIER, « Préface », pp. XXVIII-XXIX. Proverbes, Ecclésiaste, Sagesse et Ecclésiastique ont été publiés par Sacy lui-même entre 1672 et 1684, année de sa mort. Job et le Cantique furent publiés après sa mort par Pierre Thomas du Fossé.

⁷ Cf. B. PASCAL, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 1479 (note de M. Le Guern) ; G. DELASSAULT, *Le Maistre de Sacy et son temps*, Paris, Nizet, 1957, pp. 74-78.

⁸ On retrouve ces traductions dans B. PASCAL, *Pensées*, 423-452, 448-483, 450-485, 453-489. Cf. S. ANTONIADIS, *Pascal traducteur de la Bible*.

⁹ Cf. P. SELIER, *Pascal et la liturgie*, Paris, PUF (coll. Bibliothèque de philosophie contemporaine), 1966, pp. 21-25.

¹⁰ Cf. P. SELIER, *Pascal et la liturgie*, p. 44. Il a laissé notamment quelques brèves notes sur le livre de la Sagesse (525-618) : P. SELIER, *Pascal et la liturgie*, p. 26. Pour le relevé des citations des livres poétiques et sapientiaux, cf. P. SELIER, *Pascal et la liturgie*, pp. 120-123 ; pour le relevé des citations du livre de Job : D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal. La clef de Job*, Paris, Cerf (coll. Cogitatio Fidei, n° 198), 1996, p. 382.

« d'avoir vécu avant Richard Simon »¹¹. Il connaissait non seulement le latin mais le grec et à la fin de sa vie, s'attela à l'hébreu. Ses raisonnements ont-ils été ébranlés et ruinés par les progrès de l'exégèse ? Un grand exégète répond :

Il est en effet incontestable que certains raisonnements qui paraissaient solides à Pascal n'ont plus pour nous aucune force¹². Et pourtant, au cours d'études assez prolongées sur les prophéties, nous avons été vivement frappé de ce que les *Pensées* contenaient sur ce point de fécond et de décisif ; on dira même, si l'on veut, d'actuel. Il nous a paru que Pascal avait touché juste. Son argument a été négligé assez ordinairement par les exégètes, et cependant, pour le dire avec lui : « dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir »¹³. C'est donc une dette de reconnaissance que nous payons au génie en écrivant ces pages. Ce n'est pas lui manquer de respect que de noter les progrès de la critique qu'il ne pouvait prévoir. [...] Son argumentation demeure dans toute sa force, et peut-être même cette force est-elle plus intacte dans ce qui lui appartient en propre que dans ce qu'il a emprunté aux recueils apologétiques de son temps¹⁴.

III. Le livre de Job et les livres salomoniens selon Pascal

« Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job. L'un juif, l'autre païen » (667-811). Le livre de Moïse est bien sûr le Pentateuque. Des traditions anciennes, attestées notamment dans le Talmud¹⁵, rapportent que Job vécut au temps de Moïse ou que même Moïse fut l'auteur du livre de Job. Grégoire le Grand, dans ses *Moralia in Job*, publiés vers 596, note que « certains, à la suite d'une étude insuffisante, pensent que Moïse écrivit l'histoire de Job comme d'un homme ayant vécu avant lui » et attribue le livre de Job à Job lui-même, sans proposer de datation¹⁶. Cet ouvrage fut lu et commenté durant tout le Moyen Âge et la Renaissance et fait office de relais entre le Job biblique et les auteurs du XVII^e siècle : Pascal l'a lu¹⁷. La préface au livre de Job dans la Bible de Le Maistre de Sacy (édition 1841) fait encore état, parmi d'autres, de plusieurs

¹¹ P. SELLIER, « La Bible de Pascal », p. 706. Pascal meurt à 39 ans en 1662. *L'histoire critique du Vieux Testament* de Richard Simon date de 1678. Le jugement de l'exégète J. STEINMANN, *Pascal*, Paris, Cerf, 1954, pp. 328-330, est donc excessif.

¹² On pense par exemple à l'antiquité de la Bible comme argument soutenant sa véracité. B. PASCAL, *Pensées*, 667-811 : « Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job ».

¹³ Cf. B. PASCAL, *Pensées*, 250-267, sur les figures de l'Ancien Testament.

¹⁴ M.-J. LAGRANGE, « Pascal et les prophéties messianiques », dans *Revue biblique*, 3, 1906, pp. 533-534.

¹⁵ Talmud de Babylone, *Baba Bathra*, 14a, 15-16. Cf. F. MIES, *L'espérance de Job*, pp. 210-211.

¹⁶ GRÉGOIRE LE GRAND, *Morales sur Job*, Paris, Cerf (coll. Sources chrétiennes, n° 32bis), 1974, pp. 136-139.

¹⁷ Cf. D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, p. 73.

hypothèses qui font remonter le Pentateuque et le livre de Job grosso à la même époque, celle de Moïse.

Le Salomon de Pascal n'est pas seulement celui du Premier livre des Rois. Pascal sait que le Second livre des Chroniques en reprend l'histoire¹⁸. S'il ne parle pas explicitement des auteurs des livres bibliques, il semble faire sienne l'idée ancienne et toujours partagée à son époque de l'existence de « livres salomoniens »¹⁹ : Proverbes, Ecclésiaste (ou Qohélet), Cantique, Sagesse et même Ecclésiastique (ou Ben Sira). Cette idée se fonde notamment sur les mentions qui ouvrent plusieurs de ces livres et qui en attribuent la paternité à Salomon : « Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël » (Pr 1,1) ; « Paroles de Qohélet, fils de David, roi à Jérusalem » (Qo 1,1 ; cf. 1,12) ; « Cantique des Cantiques, de Salomon » (Ct 1,1). Les introductions de la Bible de Louvain (édition 1667) rappellent que les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique ont Salomon pour auteur²⁰. Dans l'édition de 1841, les introductions de la Bible de Le Maistre de Sacy récuse l'attribution globale des Proverbes à Salomon : « elles [ces sentences] n'ont pas été rangées par le même auteur, et il y en a même plusieurs qui ne sont pas de Salomon ». Mais elles confirment celle de l'Ecclésiaste : divers arguments « ne permettent pas qu'on puisse attribuer ce livre à d'autres que ce prince sage ». Elles confirment également celle du Cantique : « on ne peut pas douter que ce livre ne soit l'ouvrage de Salomon »²¹. Le livre de

¹⁸ B. PASCAL, *Pensées*, 624-733 ; 2 Chroniques, livre que Pascal appelle bien évidemment II Paralipomènes.

¹⁹ Cf. M. GILBERT, « La figure de Salomon en Sg 7-9 », dans R. KUNTZMANN – J. SCHLOSSER (éds), *Études sur le judaïsme hellénistique*, Paris, Cerf (coll. Lectio Divina, n° 119), pp. 225, 233-240 (« la tradition salomonienne dans l'Ancien Testament ») ; P. SELIER, « Préface », p. L ; l'introduction de la Bible de Sacy (1702, vol. 4), p. 216.

Cf. Concile d'Hippone, 8 oct. 393, canon 35 : « Salomonis libri quinque » : *Enchiridion Biblicum. Documenta Ecclesiastica Sacram Scripturam Spectantia*, Rome, Ed. Comm. A. Arno, 1961, § 16 (cf. § 21).

Cf. SAINT AUGUSTIN, *Œuvres de saint Augustin. La doctrine chrétienne. De doctrina christiana*, 2,13, trad. M. Moreau, Paris, Institut d'Études Augustiniennes (coll. Bibliothèque augustiniennes, n° 11/2), 1997, pp. 152-153 : « Le canon entier des Écritures, sur lequel je dis que doit porter notre réflexion est constitué par les livres suivants : cinq de Moïse [...]. Viennent ensuite les *Prophètes*, parmi lesquels figurent un livre des *Psaumes* de David, trois de Salomon, les *Proverbes*, le *Cantique des Cantiques* et l'*Ecclésiaste*. Car les deux livres dont l'un s'intitule la *Sagesse* et l'autre l'*Ecclésiastique* sont attribués à Salomon par suite d'une certaine ressemblance avec les précédents. En fait c'est Jésus Sirach qui les a rédigés, selon une tradition très bien établie ; pourtant, puisqu'ils ont mérité d'être reçus dans le canon, on doit les compter au nombre des livres prophétiques ».

²⁰ *La Sainte Bible contenant le Vieil et Nouveau Testament*, Rouen, Imprimerie Pierre Geoffroy, 1667, pp. 610, 663, 641. Dans cette étude, l'orthographe est normalisée.

²¹ *La Sainte Bible traduite par Lemaistre de Sacy*, Paris, Furne et C^{ie}, 1841, vol. 2, pp. 419, 455, 467. Dans les introductions de l'édition de 1702, la Bible de Sacy ne traite pas la question de l'attribution des Proverbes ni du Cantique à Salomon et est moins péremptoire quand elle évoque celle de l'Ecclésiaste (*La Sainte Bible traduite en françois sur la Vulgate*

la Sagesse, quant à lui, est appelé dans la Septante « Sagesse de Salomon » (*Sophia Salômôn*). Cette appellation se fonde sur l'artifice littéraire, artifice de génie, qui écrit le livre en « je » de Sg 6,22 à 9,18, un « je » qui coïncide avec Salomon et qui porte les deux autres parties du livre (Sg 1–6 et 10–19). Saint Jérôme et saint Augustin avaient déjà signalé que l'auteur ne pouvait être Salomon, mais l'attribution traditionnelle fut pendant des siècles plus forte que la critique. La *Vetus Latina*, traduisant la Septante, proposait toujours au livre le titre de *Sapientia Salomonis*. Les éditions de la Vulgate, qui reprennent la traduction de la *Vetus Latina*, varient, alternant entre *Liber sapientiae* et *Liber Salomonis*. L'introduction de la Bible de Louvain présente le livre *Sapience de Salomon* comme un ensemble de sentences de Salomon recueillies par d'autres (p. 645) ; l'introduction au livre *La Sagesse* dans la Bible de Le Maître de Sacy (1702, p. 156 ; 1841, p. 483) n'infirme ni ne confirme l'attribution traditionnelle. Notons enfin que, dans la Vulgate, à la suite de la Septante, les livres des Proverbes, de l'Ecclésiaste, du Cantique, de la Sagesse et de l'Ecclésiastique se suivent, favorisant ainsi l'attribution de cette séquence de livres à un seul et même auteur, Salomon.

La figure de Salomon dans le Premier livre des Rois est ambivalente : bâtisseur du Temple de Jérusalem, il est riche, sage et savant – la science faisant partie de la sagesse à l'époque – mais ce succès tous azimuts repose sur un choix préférentiel posé dans les premières années : le choix de la sagesse (1 R 3,4-15). Le narrateur relativise ensuite cette figure idéalisée : plus avancé en âge, Salomon aima beaucoup les femmes étrangères et suivit leurs dieux (1 R 11,1-13). L'Ecclésiastique reprend cette ambivalence de la figure de Salomon (Si 47,12-22), tandis que le Second livre des Chroniques et le livre de la Sagesse – et les Évangiles – l'ignorent : il est *le* sage.

La figure de Salomon qui domine, dans l'œuvre de Pascal, n'est ni celle de 1 Rois ni celle du livre de la Sagesse, même si elle suppose ces livres en arrière-fond. Elle n'est pas idéalisée. Mais elle n'intègre pas davantage les fautes que Salomon aurait commises. Elle est avant tout la figure qu'élabore l'Ecclésiaste, le sage qui a fait le tour des choses et les estime vaines.

IV. Salomon et Job selon Pascal : vanité des plaisirs et réalité des maux

La deuxième liasse des *Pensées* est intitulée « vanité » et la troisième « misère ». Dans cette troisième liasse figure la *Pensée* suivante, embryonnaire :

Misère.

par Monsieur de Sacy, Bruxelles, François Foppens, 1702, vol. 4, p. 2, 124, 217). Les citations de la Bible de Sacy sont reprises à l'édition de 1700 : *La Bible. Traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy*, éd. P. Sellier, Paris, Robert Laffont, 1990.

Job et Salomon (65-69).

Cette misère en laquelle Job et Salomon se rejoignent, Pascal n'est pas le premier à la noter. Ainsi, le théologien et moraliste Pierre Charron écrivait en 1601 : « Toutes les peintures et descriptions que les sages, et ceux qui ont fort étudié en cette science humaine, ont donné de l'homme semblent toutes s'accorder et revenir à marquer en l'homme quatre chose : vanité, faiblesse, inconstance, misère [...], bref la plus calamiteuse et misérable chose du monde. Job, un des plus suffisants en cette matière tant en théorique qu'en pratique, l'a fort au long dépeint, et après lui, Salomon, en leurs livres »²². Or, l'influence de Charron sur Pascal est bien connue²³.

Mais Pascal ne s'arrête pas au parallèle entre les deux figures. Dans une liasse de papiers encore non classés, il déploie la *Pensée* précédente :

Misère.

Job et Salomon ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme, l'un le plus heureux et l'autre le plus malheureux, l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux (383-403).

Examinons ce texte de plus près. Pascal souligne d'entrée de jeu l'excellence de Job et de Salomon : « ils ont le mieux connu » ; « ils ont le mieux parlé ». Leur connaissance comme leur discours portaient sur la misère humaine. Salomon fut le plus heureux, Job le plus malheureux. Le premier connut la vanité des plaisirs par expérience, le second la réalité des maux. Dans une autre *Pensée*, Pascal reprend la même idée, sans la figurer par des personnages, mais en soulignant la fin tragique qui attend l'homme :

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux (398-427).

1. Job

Le cas de Job est clair. Le livre qui en raconte l'histoire et en rapporte les propos exprime avec véhémence la souffrance de l'homme, qu'elle soit physique, psychique, affective ou spirituelle : la réalité des maux. Son malheur est « réel ». Pascal ne vise certes pas par cette « res » la réalité hypostatique ou substantielle du mal mais sa concrétude phénoménologique. La « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » que rédige Pascal alors qu'il est lui-même malade, est comme habitée par le livre de Job²⁴. Son « âme [est] toute

²² P. CHARRON, *De la sagesse* [1601], Paris, Fayard (coll. Corpus), 1986, p. 227.

²³ Cf. D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, p. 122.

²⁴ Cf. P. SELIER, *Pascal et la liturgie*, p. 89.

malade et couverte d'ulcères »²⁵ (cf. Jb 2,7), il demande à Dieu de porter son regard sur « les plaies que votre main a mises sur moi »²⁶ (cf. Jb 1,11 ; 13,21). Paraphrasant Jb 1,21, « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté : comme il a plu au Seigneur, ainsi est-il fait²⁷ : le nom du Seigneur soit béni » (trad. Bible de Louvain)²⁸, il prie : « donnez-moi, ôtez-moi, mais conformez ma volonté à la vôtre »²⁹.

2. Salomon

Si le cas de Job est clair, attestant dans le malheur la réalité des maux, le cas de Salomon mérite d'être explicité. Les plaisirs qu'il connut sont de divers ordres : plaisir dans l'exercice du pouvoir (1 R 5,1 ; 10,26-28), plaisir de la table (1 R 5,7), plaisir de la connaissance (1 R 5,13), plaisir de la renommée (1 R 5,11.14 ; 10,1-13), plaisir de la poésie (1 R 5,11), plaisir de l'action (1 R 5,15-32 ; 7,1-2 : Salomon bâtisseur), plaisir de la richesse (10,14-25), plaisir des femmes et de l'amour (11,1-8). Pascal ne disqualifie pas moralement ces plaisirs en les qualifiant de mauvais. Il estime même que Salomon en a été « heureux » (cf. Qo 2,10b). Et pourtant, ces plaisirs, il les tient pour vains.

Ce jugement porté sur les plaisirs de Salomon n'est pas inspiré du Premier livre des Rois mais bien du livre de l'Ecclésiaste³⁰, qui s'ouvre sur son célèbre « vanité des vanités, et toutes choses sont vanité » (Qo 1,1 ; trad. Bible de Louvain)³¹. La « vanité » constitue un des leitmotifs du livre³². La boisson (Qo 2,3), l'action (Qo 2,4-5), le travail (Qo 2,10), la richesse (Qo 2,7-8 ; 6,2), l'amour des femmes (Qo 2,8), la gloire (Qo 6,2) : vanité. Certains de ces plaisirs pourraient être qualifiés par Pascal de divertissement³³, mais d'autres ne le sont

²⁵ B. PASCAL, « Prière pour demander le bon usage des maladies », VII, dans ID., *Œuvres complètes*, éd. M. Le Guern, Paris, NRF Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 2000, t. 2, p. 188. En Jb 2,7, la Bible de Sacy traduit bien par « ulcère ».

²⁶ B. PASCAL, « Prière pour demander le bon usage des maladies », X, p. 189.

²⁷ « Comme il a plu au Seigneur, ainsi est-il fait » ne correspond à rien dans le texte hébreu mais traduit la Septante. Certains manuscrits latins de la Vulgate, comme Grégoire dans ses *Moralia in Job*, proposent « sicut domino placuit, ita factum est ».

²⁸ Trad. Bible de Sacy : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur a tout ôté, il n'est arrivé que ce qui lui a plu ; que le nom du Seigneur soit béni ! ».

²⁹ B. PASCAL, « Prière pour demander le bon usage des maladies », XIII, p. 192.

³⁰ Cf. B. GRASSET, « L'humanisme biblique des *Pensées* de Pascal », dans *Science et esprit*, 58/3, 2006, pp. 252-253.

³¹ Trad. Bible de Sacy : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ». Vulgate : « vanitas vanitatum omnia vanitas ».

³² Qo 1,14 ; 2,1 ; 2,11.15.17.19.21.23.26 ; 3,19 ; 4,4.7-8.16 ; 5,9 ; 6,2.9 ; 7,6.16 ; 8,10.14 ; 11,8.10 ; 12,8.

³³ M. GILBERT, « La figure de Salomon en Sg 7-9 », p. 239, note que le livre de l'Ecclésiaste pourrait aussi viser les excès passionnels de Salomon. Pascal ne cite jamais le Cantique. Le Maître de Sacy, embarrassé, ne l'a pas traduit lui-même. Cf. P. SELIER, « Préface », p. L.

pas : le plaisir de la connaissance, de l'action juste et de la sagesse, par exemple (Qo 1,13.16). À quoi ça sert³⁴ ? À quoi bon ? C'est à partir de la fin que la consistance des choses se manifeste et pour l'Ecclésiaste, la fin, c'est le shéol – *infern* (Vulgate), les enfers. Le shéol ou séjour des morts est un lieu « sans » : sans amour, sans action, sans réflexion, sans savoir, sans sagesse (Qo 9,6.10). Or, dans le shéol, tous se précipitent sans distinction, les fous comme les sages, les injustes comme les justes (Qo 2,11-17 ; 9,2-3). Les plaisirs futiles comme les joies utiles sont vains.

Pascal réfléchit également à partir de la fin. Se référant à Qo 9,1, « L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » (trad. Bible de Sacy), il écrit dans la quatrième Provinciale :

Comment les justes auraient-ils des péchés cachés ? Comment serait-il véritable que Dieu seul en connaît et la grandeur et le nombre ; que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, et que les plus saints doivent toujours demeurer dans la crainte et dans le tremblement [...] ³⁵ ?

Un passage déjà cité des *Pensées* va dans le même sens :

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux (398-427).

Pascal note (122-131 ; cf. 140-150) : *dixi in corde meo de filiis hominum*, qui est le début de Qo 3,18 selon la Vulgate : « j'ai dit, en mon cœur, des enfants des hommes que Dieu les éprouverait et leur montrerait qu'ils sont semblables aux bêtes. Car le sort de l'homme et le sort de la bête sont un sort identique : comme meurt l'un ainsi meurt l'autre, et c'est un même souffle qu'ils ont tous deux. La supériorité de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité » (Qo 3,18-19 ; trad. Bible de Louvain)³⁶. Cette citation éclaire, dit Pascal, une des deux natures de l'homme, celle où « en l'état de la corruption et du péché, il est déchu de cet état [de la création ou de la grâce où il est « rendu comme semblable à Dieu »] et rendu semblable aux bêtes » (122-131). Elle illustre donc l'anthropologie pascalienne. L'eschatologie de l'Ecclésiaste n'est évidemment pas celle de Pascal : le shéol vétérotestamentaire n'entre plus dans sa perspective³⁷ ;

Pascal, en évoquant la « vanité des plaisirs », songeait-il aussi aux élans amoureux que, selon la tradition, Salomon chante dans le Cantique ?

³⁴ *Mâh yitrôn* (« Quel est le profit ? » ; Qo 1,3). Le terme *yitrôn*, « profit », apparaît dix fois dans le livre. Vulgate : « qui habet amplius homo ? ».

³⁵ B. PASCAL, *Provinciales*, dans ID., *Œuvres complètes*, vol. 1, p. 621.

³⁶ Trad. Bible de Sacy : « J'ai dit en mon cœur, touchant les enfants des hommes, que Dieu les éprouve et qu'il fait voir qu'ils sont semblables aux bêtes [...] ».

³⁷ La Bible de Sacy traduit d'ailleurs « *infern* » (shéol) par « tombeau » (Qo 9,10).

mais dans l'horizon janséniste, l'eschatologie pascalienne n'est pas moins menaçante.

Salomon de l'Ecclésiaste n'est pas de ces hommes égarés dans le divertissement pascalien :

Divertissement. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser (123-132).

Misère. La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement. Et cependant c'est la plus grande de nos misères (393-414)³⁸.

L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or, l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela, mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme (527-620).

Le Salomon de l'Ecclésiaste, comme celui de Pascal, ne s'est pas laissé divertir. Avec Job, il a « le mieux connu la misère de l'homme » (383-404). Il a pensé à la mort, à la misère, à l'ignorance, à la vanité des plaisirs. Il ressemble au Faust de Valéry déclarant : « J'ai tout pesé. Le poids total est nul »³⁹. Ce n'est pas pour rien si la tradition juive estime que Salomon écrivit son Qohélet à un âge avancé⁴⁰.

Le Salomon de l'Ecclésiaste, pour Pascal, connaît sa misère. Il ne participe pas de cette « ignorance naturelle, où se trouvent les hommes en naissant », ni de l'ignorance qui tient au divertissement, mais de l'« ignorance savante qui se connaît », de ces « grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien » (77-83 ; cf. Qo 8,16).

En somme, le Salomon de Pascal est proche du Qohélet de Renan. Certes, plus de deux siècles après Pascal, Renan sait que Qohélet « compte certainement entre les [ouvrages les] plus modernes de la littérature hébraïque » et

³⁸ Cf. B. PASCAL, *Pensées*, 399-428.

³⁹ P. VALÉRY. *Mon Faust. Lust ou la demoiselle de cristal*, dans ID., *Œuvres II*, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1960, p. 321.

⁴⁰ « Salomon écrivit le Cantique étant jeune, les Proverbes à l'âge mûr, et Qohélet dans sa vieillesse, car quand l'homme est jeune, il chante ; adulte, il énonce des maximes ; quand il devient vieux, il parle de la vanité des choses » (*Midrash Rabba sur le Cantique*, 1,10 ; traduction dans J. BRIÈRE, « Salomon dans les livres sapientiaux », dans *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, Paris, Letouzey & Ané, t. 11, c. 466.

que « QHLT » est un exemple « de ces noms fictifs dans les livres sapientiaux »⁴¹. Mais le message est le même :

QHLT, fils de David, a été un roi puissant, bâtisseur, jouisseur, livré aux femmes, au vin, à la sagesse, savant paraboliste, curieux de toutes les choses de la nature. Ce sont là exactement les traits sous lesquels l'histoire et la légende présentent Salomon. Nul doute que l'auteur, qui sûrement connaissait *Les Proverbes* aussi attribués à Salomon, n'ait voulu mettre en scène le successeur de David. Ce roi célèbre lui a paru un personnage commode pour l'objet qu'il se proposait, c'est-à-dire pour montrer la vanité de toute chose. Salomon, ayant vu le sommet de la gloire et de la prospérité, a été mieux placé que personne pour découvrir le creux absolu de tous les mobiles de la vie humaine et la complète frivolité des opinions qui servent de base à la société⁴².

Bien qu'il ait déclaré Salomon « heureux », Pascal sait ce bonheur factice⁴³. Remarquons que Pascal n'a pas eu d'égard pour les appels à la joie de l'Ecclésiaste, qui constituent aussi un leitmotiv du livre⁴⁴. Les joies simples de la vie, telles que manger, boire, travailler, vivre avec la femme que l'on aime, la jeunesse, sont autant de dons de Dieu.

J'ai cru donc qu'il est bon qu'un homme mange et boive, et qu'il se réjouisse dans le fruit qu'il tire de tout son travail qu'il endure sous le soleil, pendant les jours que Dieu lui a donnés pour la durée de sa vie, et que c'est là son partage. Et quand Dieu a donné à un homme des richesses, du bien, et le pouvoir d'en manger, de jouir de ce qu'il a eu en partage, et de trouver sa joie dans son travail, cela même est un don de Dieu. Car il se souviendra peu des jours de sa vie, parce que Dieu occupe son cœur de délices » (Qo 5,17-19 ; trad. Bible de Sacy).

Pour l'Ecclésiaste, c'est sagesse que d'accueillir les bonheurs simples de la vie. Il a la conscience de leur caractère éphémère et vain, mais cette conscience ne doit pas gâcher la joie. Il faut pouvoir coller au présent et saisir le temps favorable. Il faut pouvoir lire ces joies simples comme dons de Dieu. Reste bien sûr une interrogation : cette joie parvient-elle à annuler l'absurdité de la vie ou parvient-elle seulement à la rendre supportable⁴⁵ ?

⁴¹ E. RENAN, « Étude sur l'âge et le caractère du livre », dans *L'Ecclésiaste. Un temps pour tout*, trad. de l'hébreu E. Renan, Paris, Arléa, 1995, p. 68.

⁴² E. RENAN, « Étude sur l'âge et le caractère du livre », pp. 68-69. En italiques dans le texte.

⁴³ Cf. B. PASCAL, *Pensées*, 71-75 : « dans un malheur inévitable ».

⁴⁴ Qo 2,24-26 ; 3,12-13 ; 3,22 ; 5,17-19 ; 8,15 ; 9,7-9 ; 11,7-10. Cf. L. MAZZINGHI, *Ho cercato e ho esplorato. Studi sul Qohelet*, Bologne, EDB (Biblica), 2001, pp. 389-408.

⁴⁵ C'est la question de A. SCHOORS, « L'ambiguità della gioia in Qohelet », dans G. BELLIA – A. PASSARO (éds), *Il libro di Qohelet. Tradizione, redazione, teologia*, Milan, Paoline, 2001, p. 292. Il répond par la négative.

Notons aussi que Pascal aurait pu déployer un autre type de sagesse salomonienne. Il y a le Salomon de la vanité (Qo), de la sagesse purement humaine qui frappe tout de vanité. Il y a aussi le Salomon du choix préférentiel (1 R 3,4-15 ; Sg 7-9), de celui qui fait choix de la sagesse et la demande à Dieu⁴⁶, qui préfère la sagesse aux autres biens qui restent des biens, mais ordonnés et donc ordonnés aussi dans le choix qui est fait. Pascal a choisi le premier Salomon.

À la différence du Salomon de 1 Rois et du livre de la Sagesse qui ordonne sa vie au choix préférentiel de la sagesse demandée à Dieu, à la différence aussi du Salomon de l'Écclésiaste biblique qui sait reconnaître dans les joies de la vie et dans son souffle (Qo 12,7) un don de Dieu, le Salomon-Écclésiaste de Pascal ne connaît pas Dieu :

L'Écclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout et dans un malheur inévitable, car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or il veut être heureux et assuré de quelque vérité. Et cependant il ne peut ni savoir ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter (71-75).

Il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu (415-445).

Il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait ou la superbe des philosophes qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées qui connaissent leur misère, sans Rédempteur (419-449).

Le Salomon pascalien est clairement un sage qui connaît sa misère sans connaître Dieu, sans Rédempteur.

IV. Le sage et le prophète

Pascal propose d'abord une lecture sapientielle de Job et Salomon. Du point de vue de la misère, Job et Salomon sont interchangeables : Job, qui ne possède plus rien, comprend qu'il n'a rien perdu, tandis que Salomon sait que tout ce qu'il possède ne vaut rien. Ce rapprochement insistant sur la *vanitas* des biens s'inscrit bien dans une lecture sapientielle des deux livres bibliques⁴⁷.

Par deux fois, les *Pensées* font de Salomon et de Job des figures de la misère. Les expériences diversifiées, sinon antagonistes, du bonheur de l'un et du malheur de l'autre, de la vanité des plaisirs et de la réalité des maux, se fondent

⁴⁶ M. GILBERT, « La figure de Salomon en Sg 7-9 », p. 239, note justement que « toute la dimension religieuse propre à la sagesse de Salomon, selon 1 R 3 ; 2 Ch 1 et Sg 7-9, est absente » dans le livre de Qohélet : le livre atteste bien une recherche de la sagesse mais non la demande de la sagesse à Dieu.

⁴⁷ Cf. D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, pp. 124-128.

dans cette unique figure, celle de la misère humaine. Salomon n'est certes pas sans « grandeur » – titre de la sixième liasse des *Pensées* : grandeur de la royauté et du savoir, d'abord. Mais l'acuité sans complaisance de Pascal fait percevoir la misère dans la grandeur. La plus haute grandeur de Salomon est sans conteste celle de la conscience de sa propre vanité : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable » (105-114). Grandeur d'un sage. Mais d'un sage sans Dieu.

Plus que des personnages bibliques au sens strict, Salomon et Job sont pour Pascal comme des figures de l'humain. Épictète ou Montaigne le sont aussi à leur manière⁴⁸. Mais ils sont tous deux des figures complexes de l'humain puisque Salomon symbolise la misère ou la vanité dans la grandeur et Job la grandeur dans la misère. Des figures inversées.

En prolongeant cette lecture sapientielle, on peut dire que tous deux sont « indifférents ». La notion d'« indifférence » fut fort travaillée au XVI^e et XVII^e siècle. Mais l'indifférence de Salomon est celle en laquelle retombe lourdement celui qui a tout frappé de vanité, égalisant les biens dans leur commune inconsistance. A-religieuse, elle confine au désespoir. Notons que Pascal n'a retenu que le premier axe du portrait que la Bible de Louvain traçait de Salomon dans son introduction :

Il [Salomon] prend un argument fort beau de l'état fragile et misérable, auquel sont toutes choses qui se font sous le ciel, montrant qu'en icelles il n'y a que pure vanité, voire en l'homme même, combien qu'il soit constitué le chef au monde qui est ici bas. Dont il nous conclut que retirant nos affections de cette vanité, nous devons adonner nos cœurs à chercher et acquérir le souverain bien, solide et permanent, qui ne peut être ailleurs trouvé qu'au seul vrai Dieu⁴⁹.

L'indifférence de Job est d'un autre ordre. Elle émane de celui qui dit : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté : comme il a plu au Seigneur, ainsi est-il fait : le nom du Seigneur soit béni » (Jb 1,21 ; trad. Bible de Louvain) ; ou encore : « donnez-moi, ôtez-moi, mais conformez ma volonté à la vôtre »⁵⁰.

⁴⁸ Cf. D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, pp. 100, 118.

⁴⁹ Bible de Louvain, p. 633. Cf. P. SELIER, « La Bible de Pascal », p. 711.

⁵⁰ B. PASCAL, « Prière pour demander le bon usage des maladies », XIII, p. 192. On peut se demander si ce paragraphe XIII de la *Prière* n'est pas une reprise combinée de deux extraits des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, « Principe et fondement » (23,6) et la prière de la Contemplation *Ad amorem* (234,4-5). « Je ne demande ni santé ni maladie, ni vie ni mort, mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de votre Église et de vos saints dont je fais une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient ; vous êtes le souverain maître, faites suivant votre plaisir : donnez-moi, ôtez-moi, mais conformez ma volonté à la vôtre ». L'éditeur (Pléiade, p. 1204) rapporte la première phrase de cet extrait à SAINT-CYRAN, *Lettres chrétiennes et spirituelles*, t. I, lettre XLI, Paris, Rolet Le Duc, 1645, mais le

Frappé de tous les maux, mais libre intérieurement, il ne demande ni la guérison, ni la restauration de son honneur, ni la réintégration sociale, ni une nouvelle famille. Il ne s'attache à aucun des biens qui pourraient le relever de ses maux et ne s'attache qu'au seul souverain bien⁵¹, Dieu lui-même, et à sa volonté.

Mais Pascal sort aussi de sa lecture sapientielle pour proposer une lecture prophétique. En Job, Pascal fait pressentir la grandeur de l'homme dans sa misère. Mais cette grandeur est non plus celle du sage mais du prophète. Tout païen qu'il soit (667-811), Job est prophète.

Même si Pascal l'ignore, la tradition de Job prophète a ses lettres de noblesse anciennes : Ben Sira, dans sa version hébraïque, situe Job entre les trois grands prophètes (Isaïe [Si 48,22-25], Jérémie [Si 49,7] et Ézéchiel [Si 49,8]) et les douze petits prophètes (Si 49,10)⁵². Les manuscrits hébreux de Ben Sira n'ayant été redécouverts qu'à partir de 1896, Pascal ne pouvait évidemment pas le savoir. D'autre part, selon le canon attesté par Flavius Josèphe, le livre de Job est classé parmi les prophètes⁵³.

« La Bible pascalienne est avant tout prophétique »⁵⁴. Pascal cite davantage les prophètes que le Pentateuque et les livres sapientiaux. Il considère Moïse comme un prophète et partage l'idée d'un Augustin, reprise par une longue tradition, que les psaumes sont des poèmes prophétiques, l'œuvre d'un inspiré, David⁵⁵. Il cite peu les livres sapientiaux, se distinguant ainsi des maîtres de Port-Royal.

Fort de cette prédominance du prophétique, Pascal voit en Job un prophète :

Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job. L'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et

rapprochement de l'ensemble avec les *Exercices* est bien plus saisissant. L'indifférence du Job de Pascal – auteur des *Provinciales* ! – s'apparenterait alors à l'indifférence ignatienne. Une recherche plus approfondie serait la bienvenue.

⁵¹ Cf. le titre de la dixième liasse, « le Souverain bien » : « Dieu seul est son véritable bien » (138-148). Cf. la prosopopée de la Sagesse personnifiée, sur le modèle de Pr 1,22-33 et 8. Les Proverbes, pour Pascal, sont aussi de Salomon !

⁵² Cf. A.A. DI LELLA – P.W. SKEHAN, *The Wisdom of Ben Sira*, New York, Doubleday (coll. Anchor Bible, n° 39), 1987, p. 544 ; A. GOSHEN-GOTTSTEIN, *Ben Sira's Praise of the Fathers*, dans R. EGGER-WENZEL (éd.), *Ben Sira's God*, Berlin - New York, de Gruyter (coll. BZAW, n° 321), 2002, p. 242.

⁵³ FLAVIUS JOSÈPHE, *Contra Apionem*, I, 37-43, dans ID., *Opera*, éd. B. Niese, vol. 5, Berlin, Weidmann, 1859, pp. 8-9 ; J. TRUBLET, *Constitution et clôture du canon hébraïque*, dans C. THEOBALD (éd.), *Le canon des Écritures. Études historiques, exégétiques et systématiques*, Paris, Cerf (coll. Lectio Divina, n° 140), 1996, pp. 120-122.

⁵⁴ P. SELIER, « La Bible de Pascal », p. 715. Cf. J.-M. LAGRANGE, « Pascal et les prophéties messianiques », p. 534 : « Pascal a attaché la plus grande importance à la prophétie ».

⁵⁵ Cf. P. SELIER, « La Bible de Pascal », p. 713 (B. PASCAL, *Pensées*, 252-269).

leur objet, Moïse en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties ; et Job : *Quis mihi det, etc. Scio enim quod redemptor meus vivit, etc.* (667-811).

Moïse, dans la tradition juive, est considéré comme un prophète, et cette tradition s'est transmise au christianisme. « *Scio enim quod redemptor meus vivit* » constitue le début du premier répons de Matines des Défunts, cet office des défunts que Pascal connaît bien⁵⁶. Ce que Pascal cite comme deux extraits distincts, tronqués, suivis de « etc. » – il faut donc lire la suite –, constitue un ensemble suivi dans la Vulgate (je souligne) :

23 quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei
quis mihi det ut exarentur in libro
 24 stilo ferreo et plumbi lammina vel certe sculpantur in silice
 25 *scio enim quod redemptor meus vivit*
 et in novissimo de terra surrecturus sum
 26 et rursum circumdabor pelle mea et in carne mea videbo Deum
 27 quem visurus sum ego ipse et oculi mei conspecturi sunt et non alius
 reposita est haec spes mea in sinu meo (Jb 19,23-27)⁵⁷.

On sait que la Vulgate, et ses traductions telles que celles de la Bible de Louvain ou de Le Maître de Sacy, ont modifié le sens du passage, en particulier le v. 25⁵⁸. En lieu et place de l'hébreu *yaqûm*, « il se lèvera », Jérôme a supposé *'aqûm*, « je me lèverai », « *surrecturus sum* ». Job ne dit pas, comme dans le texte hébreu, que Dieu, son Rédempteur, se lèvera pour le juger et le sauver, et que Job le verra personnellement de son vivant, dans un lien de proximité, mais il dit, dans le texte latin, que c'est lui-même, Job, qui ressuscitera et verra Dieu au

⁵⁶ P. SELIER, *Pascal et la liturgie*, p. 29.

⁵⁷ Ce que La Bible de Sacy traduit (je souligne) :
 « Qui m'accordera que mes paroles soient écrites ? *qui me donnera* qu'elles soient tracées dans un livre ?
 Qu'elles soient gravées sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau ?
Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour ;
 Que je serai encore revêtu de cette peau, que je verrai mon Dieu dans ma chair.
 Que je le verrai, dis-je, moi-même, et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai et qui reposera toujours dans mon cœur ».
 La traduction de la Bible de Louvain est la suivante (je souligne) :
 « Qui me donnera que mes paroles soient écrites ?
Qui me donnera qu'elles soient gravées en un livre d'un stylet de fer, ou une lame de plomb,
 ou bien qu'elles soient gravées d'un burin en pierre dure ?
Car je sais bien que mon Rédempteur vit, et que je me dois relever de la terre au dernier jour [...] ».

⁵⁸ Cf. F. MIES, *L'espérance de Job*, pp. 355-359, 365, 368, 373-374.

dernier jour, au jour de la résurrection, dans sa chair ressuscitée. Job devient prophète de sa propre résurrection.

Dans la Vulgate et dans la tradition qu'elle a générée, Job prophétise donc sa propre résurrection. Toutefois, cette prophétie repose sur la résurrection du Christ lui-même. Le *Redemptor* de Jb 19,25 est le Christ et ce *Redemptor* est dit *vivant*. En ce sens, Pascal peut bien dire que Job (comme Moïse) « regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet » (667-811). Cette perspective n'est pas propre à Pascal : elle s'origine lointainement dans les *Moralia in Job* de Grégoire le Grand⁵⁹. Elle partage l'herméneutique chrétienne que Pascal exprime ainsi : « Jésus-Christ que les deux Testaments regardent, l'ancien comme son attente, le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre » (367-388).

En ce point de l'argument, l'écart entre Job et Salomon s'avère maximal. Pour Pascal, Salomon est seulement le sage de son temps tandis que Job est le sage prophète. La sagesse du premier ignore tout de la sagesse de la croix tandis que le second l'entrevoit et l'affirme : « scio », « je sais ». Bien qu'il écrive que le centre des Écritures soit le Christ, à aucun moment Pascal ne tente une lecture prophétique de Salomon, c'est-à-dire, finalement, une lecture christologique.

*

Le Salomon de Pascal n'est qu'un sage dont la sagesse est purement humaine : elle ignore Dieu. Même la justesse de son jugement, que rapporte 1 R 3,16-28 et que met en scène le porche de la cathédrale de Chartres, est vaine. Le Job de Pascal est un sage prophète qui, dans la réalité des maux qu'il souffre, voit le Christ Rédempteur, le voit vivant – ressuscité –, le voit le ressusciter au dernier

⁵⁹ GRÉGOIRE LE GRAND, *Morales sur Job*, livre XIV, 67-68 (coll. Sources chrétiennes, n° 212), pp. 424-425 : « Job dit en effet : “Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant”. C'est dire sans ambages : il a été flagellé, raillé, meurtri de soufflets, couronné d'épines, couvert de crachats, crucifié, il est mort, voilà ce que saura l'incroyant ; moi, je crois d'une foi sûre que depuis sa mort il est vivant, lui qui est tombé mort entre les mains des impies. Mais, bienheureux Job, quelle confiance te donne la résurrection du Maître en la résurrection de ta propre chair ; de grâce, proclame-le ouvertement. Le texte poursuit : “Je sais que je ressusciterai de la terre au dernier jour” ». Cf. D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, p. 73. Pour Grégoire le Grand, Job parle pour lui-même et est une figure à la fois du Christ et de l'Église. Cf. M. GILBERT, « Job et Jésus dans la tradition chrétienne », dans ID., *Il a parlé par les prophètes. Thèmes et figures bibliques*, Namur – Bruxelles, Presses universitaires de Namur – Lessius, 1998, pp. 237-239. Pour Job, figure du Christ, cf. GRÉGOIRE LE GRAND, *Morales sur Job*, Préface, 14 (Sources chrétiennes, n° 32bis), p. 163 : « Il fallait donc que le bienheureux Job [...] figurât par sa vie celui qu'il décrirait par ses paroles ; qu'il montrât par ce qu'il endurait ce que le Christ souffrirait ». Selon D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, p. 154, Job est aussi « figure du Christ » pour Pascal. Cette idée correspondrait bien avec son herméneutique figurative, mais elle n'est pas exprimée comme tel dans son œuvre.

jour. En ce sens, c'est avec raison que les sculpteurs du portail Nord de la cathédrale ont placé Job au-dessus de Salomon. Salomon sur son trône, Job sur son fumier ? N'est pas sur son trône celui qu'on croit, et celui sur son fumier, pas davantage⁶⁰.

⁶⁰ Cf. cette réflexion figurant dans la Bible de Le Maître de Sacy : « Job, couvert d'ulcères et de vers, et couché sur son fumier, est devenu à toute la terre un plus grand objet de vénération, que Salomon même assis sur son trône magnifique et revêtu de sa pourpre. On ne parle plus de ce dernier qu'avec tremblement en considérant sa chute effroyable. Et l'on ne pense au contraire au premier qu'avec une extrême consolation en voyant les avantages que Dieu a tirés de sa victoire pour attirer l'affermissement de tous ses élus ». Cité d'après D. LEDUC-FAYETTE, *Pascal et le mystère du mal*, p. 124. En Jb 2,8, à la suite de la Septante (*kopria*) et de la Vulgate (*sterquilinium*), la Bible de Sacy comprend « fumier » là où le texte hébreu parlait de « cendre » ('éphèr). Le « fumier » de Job est célèbre !